

« Le 28 juin 1840, Madame Teste se plaignait d'éprouver un malaise indéfinissable, je l'endormis. Madame Teste, dont le sommeil magnétique est ordinairement très-calme, s'émeut, se trouble, s'agite; tout son corps frissonne: et, tandis que sa main serre convulsivement la mienne, l'horreur et la souffrance se peignent sur sa physionomie. »

O mon Dieu, mon Dieu, s'écrie-t-elle! — Qu'est-ce? lui dis-je, que vois-tu qui t'afflige? — Elle ne répond rien. Je t'en conjure, mon ami, me dit-elle enfin, cesse de m'interroger. — Eh! pourquoi? — Parce qu'il est toujours trop tôt d'apprendre un malheur. — Mais, si cette prévision peut fournir quelque moyen de l'éviter? — Non, non, c'est impossible. — Je te le demande à genoux, mon amie, dis-moi ce que tu as vu. — Eh bien!... écoute... Je vois.... Oh! qu'ai-je donc fait au ciel! Je vois une grande maladie. — Pour lequel de nous deux? pour moi? — Non, pour moi, grâce à Dieu. — Mais ce n'est pas tout... — Je vois mon agonie! — Et après, lui dis-je? — Après.... répéta-t-elle lentement.... Après, je ne vois rien.... Puis, quelques secondes plus tard, elle s'écrie d'une voix déchirante: Eveille-moi.... éveille-moi..., Alphonse, éveille-moi, car je me sens défaillir. —

Dans la séance suivante, elle ajoute: Mon ami, ce ne sera pas seulement pendant une heure que nous aurons à souffrir, mais pendant toute une nuit. — Mais quand donc? — Samedi prochain. — Samedi soir, à huit heures précises, j'aurai des convulsions, elles dureront jusqu'à neuf heures. — Et alors? — Alors, je serai bien malade, — et, pendant la nuit, — je serai bien malade encore. — Auras-tu ta connaissance? — Non. — Jusqu'à quelle heure seras-tu ainsi? — Jusqu'au matin. — A six heures, tout sera fini. — Que veux-tu dire par là? — J'entends qu'à six heures, j'irai mieux, ou bien.... C'est affreux ce que je vois. — Et dimanche, que vois-tu? — Je ne vois rien. — Et les jours suivants? — Rien, rien, éveille-moi. — Mais que faudra-t-il te faire? — Je te le dirai demain. — Rentrée dans la vie réelle, Madame Teste ne conserve des émotions de son sommeil qu'une vague agitation. — Le 29, elle continuait à se porter passablement. La nuit suivante fut pour elle et pour moi une nuit d'insomnie. — J'avertis mes amis de ce qui m'arrivait: les uns rirent de ma crédulité, les autres partagèrent mes appréhensions. — Le 30 juin, elle nous dit que rien au monde ne saurait conjurer la crise, et que toute médication serait superflue jusqu'au samedi 4 juillet, jour décisif, — que ce jour, à neuf heures et demie du soir, on appliquerait deux sangsues sur la région du cœur, de huit à neuf, de la glace dans la bouche, de neuf à dix,